

I. 1. Michel de Montaigne, *Essais*, I, 31 « Des cannibales » (français modernisé)

« C'est une chose stupéfiante que la fermeté de leurs combats, qui ne finissent jamais que par meurtre et effusion de sang ; car la déroute et l'effroi, ils ne savent que c'est. Chacun rapporte pour
5 son trophée la tête de l'ennemi qu'il a tué, et l'attache à l'entrée de son logis. Après avoir longtemps bien traité leurs prisonniers, et selon toutes les commodités possibles, celui qui en est le maître, fait une grande assemblée de ses connaissances ; il attache une corde à l'un des bras du prisonnier, par le bout de laquelle il le tient éloigné de quelques pas, de peur d'en être blessée, et donne au plus cher de ses amis l'autre bras à tenir de même ; et eux deux, en présence de toute l'assemblée, l'assomment
10 à coups d'épée. Cela fait, ils le rôtissent et en mangent en commun et en envoient des lopins à ceux de leurs amis qui sont absents.

Ce n'est pas, comme on pense, pour s'en nourrir, ainsi que faisaient anciennement les Scythes ; c'est pour représenter une extrême vengeance. Et à preuve, s'étant aperçu que les Portugais, qui s'étaient
15 ralliés à leurs adversaires, usaient d'une autre sorte de mort contre eux, quand ils les prenaient, qui était de les enterrer jusques à la ceinture, et de tirer sur le reste du corps force coups de flèches, et les pendre après, ils pensèrent que ces gens ici de l'autre monde, en hommes qui avaient semé la connaissance de beaucoup de vices parmi leur voisinage, et qui étaient beaucoup plus grands maîtres qu'eux en toute sorte de malice, ne prenaient pas sans raison cette sorte de vengeance, et qu'elle devait être plus aigre que la leur, et commencèrent de quitter leur façon ancienne pour suivre
20 celle-ci.

Je ne suis pas marri que nous remarquions l'horreur barbare qu'il y a en une telle action, mais certes bien de quoi, jugeant bien de leurs fautes, nous soyons si aveugles aux nôtres. Je pense qu'il y a plus de barbarie à manger un homme vivant qu'à le manger mort, à déchirer par tourments et par tortures un corps encore plein de sentiment, le faire rôtir par le menu, le faire mordre et meurtrir aux chiens
25 et aux pourceaux (comme nous l'avons non seulement lu, mais vu de fraîche mémoire, non entre des ennemis anciens, mais entre des voisins et concitoyens, et, qui pis est, sous prétexte de piété et de religion), que de le rôtir et manger après qu'il est trépassé.^[1]_[SEP](...) Nous les pouvons donc bien appeler barbares, eu égard aux règles de la raison, mais non pas eu égard à nous, qui les surpassons en toute sorte de barbarie. »

I. 2. Michel de Montaigne, *Essais*, III, 6, « Des coches » (français modernisé)

« En naviguant le long des côtes à la recherche de leurs mines [d'or], quelques Espagnols prirent terre en une contrée fertile et agréable, fort habitée et ils firent à ce peuple leurs déclarations habituelles : « Qu'ils étaient des gens paisibles, arrivant après de longs voyages, envoyés de la part du roi de Castille, le plus grand prince de la terre habitable, auquel le Pape, représentant de Dieu sur la terre, avait donné la principauté¹ de toutes les Indes ; que, s'ils voulaient être tributaires de ce roi, ils seraient traités avec beaucoup de bienveillance ; ils leur demandaient des vivres pour leur nourriture et de l'or dont ils avaient besoin pour quelque médicament ; ils leur faisaient connaître au demeurant la croyance en un seul Dieu et la vérité de notre religion qu'ils leur conseillaient d'accepter, ajoutant quelques menaces à ce conseil. » La réponse fut telle [que voici] :

« Que, pour ce qui est d'être des gens paisibles, ils n'en portaient pas lamine, s'ils l'étaient ; quant à leur roi, puisqu'il demandait, il devait être indigent et nécessaire, et celui qui avait fait cette distribution [de territoires] devait être un homme aimant la dissension puisqu'il donnait ainsi à un tiers une chose qui n'était pas sienne pour le mettre en conflit avec les anciens possesseurs ; quant aux vivres, [ils dirent] qu'ils leur en fourniraient ; de l'or, qu'ils en avaient peu et [ils ajoutèrent] que c'était une chose qu'ils ne tenaient en nulle estime parce qu'elle était inutile au service de leur vie tandis que tout leur souci visait seulement à la passer heureusement et agréablement ; pour cette raison, ce qu'ils en pourrait trouver, sauf ce qui était employé pour le service de leurs dieux, qu'ils le prissent sans hésiter ; quant au dieu unique, [ils dirent que] l'idée leur en avait plu mais qu'ils ne voulaient pas changer leur religion après s'en être servi si utilement pendant si longtemps et qu'ils avaient l'habitude de ne prendre conseil que de leurs amis et connaissances ; quant aux menaces, c'était [dirent-ils,] un signe de manque de jugement que d'aller menacer des gens dont la nature et les forces [guerrières] leur étaient inconnues ; dans ces conditions, qu'ils se dépêchassent-et promptement- de quitter leur pays car ils n'avaient pas l'habitude de prendre du bon côté les civilités et les déclarations de gens armés et étrangers ; autrement, on ferait d'eux comme des autres, et ils leur montraient les têtes de certains hommes exécutés, autour de leur ville. » Voilà un exemple des balbutiements de ces prétendus enfants. Mais toujours est-il que ni en ce lieu ni en plusieurs autres, où les espagnols ne trouvèrent pas les marchandises qu'ils cherchaient, ils ne firent d'arrêt ni d'entreprise guerrière, quelque autre avantage qu'il y eût : témoin mes cannibales. »

I. 3. Jean de Léry, *Histoire d'un voyage fait en la terre du Brésil (1578)*, chap. VIII « Du naturel, force, stature, nudité, disposition et ornements du corps, tant des hommes que des femmes sauvages Brésiliens, habitant en l'Amérique : entre lesquels j'ai fréquenté environ un an »

5 « Toutefois avant que clore ce chapitre, ce lieu-ci requiert que je réponde, tant à ceux qui ont écrit, qu'à ceux qui pensent que la fréquentation entre ces sauvages tous nus, et principalement parmi les femmes, incite à lubricité et paillardise. Sur quoi je dirai en un mot, qu'encore voirement qu'en apparence il n'y ait que trop d'occasion d'estimer qu'outre la déshonnêteté de voir ces femmes nues, cela ne semble aussi servir comme d'un appât ordinaire à convoitise : toutefois, pour en parler
10 selon ce qui s'en est communément aperçu pour lors, cette nudité, aussi grossière en telle femme est beaucoup moins attrayante qu'on ne cuiderait. Et partant, je maintiens que les attifets, fards, fausses perruques, cheveux tortillés, grands collets fraisés, vertugales, robes sur robes, et autres infinies bagatelles dont les femmes et filles de par-deçà se contrefont et n'ont jamais assez, sont sans comparaison, cause de plus de maux que n'est la nudité ordinaire des femmes sauvages : lesquelles
15 cependant, quant au naturel, ne doivent rien aux autres en beauté. (...).

Ce n'est cependant que, contre ce que dit la sainte Ecriture d'Adam et Eve, lesquels après le péché, reconnaissant qu'ils étaient nus, furent honteux, je veuille en façon que ce soit approuver cette nudité : plutôt détesterai-je les hérétiques¹ qui contre la Loi de nature (laquelle toutefois quant à ce point n'est nullement observée entre nos pauvres Américains) l'ont toutefois voulu introduire par-
20 deçà.

Mais ce que j'ai dit de ces sauvages est, pour montrer qu'en les condamnant si austèrement de ce que sans nulle vergogne ils vont ainsi le corps entièrement découvert, nous excédant en l'autre extrémité, c'est-à-dire en nos bombances, superfluités et excès en habits, ne sommes guère plus louables. Et plût à Dieu, pour mettre fin à ce point, qu'un chacun de nous, plus pour l'honnêteté et
25 nécessité, que pour la gloire et mondanité, s'habillât modestement. »

1

Il s'agit de la secte des Adamites, qui pratiquaient le nudisme dans la liturgie.

I. 4. André Thevet, *Les Singularités de la France antarctique autrement nommé Amérique*

- « Ces Espagnols firent de si bonnes journées qu'ils arrivèrent en une contrée où il se trouva des Amazones ; ce que l'on n'eût jamais cru parce que les historiographes n'en ont fait aucune mention, 5 faut d'avoir eu la connaissance de ces pays récemment trouvés. Quelques-uns pourraient dire que ce ne sont des Amazones, mais quant à moi, je les crois telles, attendu qu'elles vivent tout ainsi que nous trouvons avoir vécu les Amazones de l'Asie. [...]
- En cette contrée elle sont séparées d'avec les hommes et ne les fréquentent que bien rarement, comme quelquefois en secret la nuit ou à quelque autre heure déterminée. Ce peuple habite en petite 10 logettes et cavernes contre les rochers, vivant de poissons ou de quelques sauvagines, de racines et quelques bons fruits que porte ce terroir. Elles tuent leurs enfants mâles, immédiatement après les avoir mis sur terre ; ou bien elles les remettent entre les mains de celui à qui elles pensent qu'il appartient. Si c'est une femelle, elles la retiennent à elles, tout ainsi que faisaient les premières Amazones.
- 15 Elles font guerre ordinairement contre quelques autres nations, et traitent fort inhumainement ceux quelles peuvent prendre en guerre. Pour les faire mourir elles les pendent par une jambe à quelque haute branche d'un arbre ; après l'avoir laissé ainsi quele espace de temps, quand elles y retournent, si par hasard il n'est pas trépassé, elles tireront dix mille coups de flèches ; et elles ne le mangent comme les autres sauvages, mais le passent par le feu, si bien qu'il est réduit en cendres. De plus, 20 ces femmes pour combattre, jettent d'horribles et étonnants cris pour épouvanter leurs ennemis. »

II. 1. Molière, Le Malade imaginaire, I, 5

TOINETTE

Vous ne la mettez point dans un couvent.

5 ARGAN

Je ne la mettrai point dans un couvent?

TOINETTE

Non.

ARGAN

10 Non?

TOINETTE

Non.

ARGAN

Ouais! Voici qui est plaisant! Je ne mettrai pas ma fille dans un couvent, si je veux?

15 TOINETTE

Non, vous dis-je.

ARGAN

Qui m'en empêchera?

TOINETTE

20 Vous-même.

ARGAN

Moi?

TOINETTE

Oui. Vous n'aurez pas ce coeur-là.

25 ARGAN

Je l'aurai...

TOINETTE

Vous vous moquez.

ARGAN

30 Je ne me moque point.

TOINETTE

La tendresse paternelle vous prendra.

ARGAN

Elle ne me prendra point.

35 TOINETTE

Une petite larme ou deux, des bras jetés au cou, un: "Mon petit papa mignon", prononcé tendrement, sera assez pour vous toucher.

ARGAN

Tout cela ne fera rien.

TOINETTE

Oui, oui.

5 ARGAN

Je vous dis que je n'en démordrai point.

TOINETTE

Bagatelles!

ARGAN

10 Il ne faut point dire: "Bagatelles"!

TOINETTE

Mon Dieu, je vous connais, vous êtes bon naturellement.

ARGAN, *avec emportement.*

Je ne suis point bon, et je suis méchant quand je veux!

15 TOINETTE

Doucement, monsieur. Vous ne songez pas que vous êtes malade.

ARGAN

Je lui commande absolument de se préparer à prendre le mari que je dis.

TOINETTE

20 Et moi, je lui défends absolument d'en faire rien.

ARGAN

Où est-ce donc que nous sommes? et quelle audace est-ce là, à une coquine de servante, de parler de la sorte devant son maître?

TOINETTE

25 Quand un maître ne songe pas à ce qu'il fait, une servante bien sensée est en droit de le redresser.

ARGAN *court après Toinette.*

Ah! insolente! il faut que je t'assomme!

TOINETTE *se sauve de lui.*

Il est de mon devoir de m'opposer aux choses qui vous peuvent déshonorer.

30 ARGAN, *en colère, court après elle autour de sa chaise, son bâton à la main.*

Viens, viens, que je t'apprenne à parler!

TOINETTE, *courant et se sauvant du côté de la chaise où n'est pas Argan.*

Je m'intéresse, comme je dois, à ne vous point laisser faire de folie.

ARGAN

35 Chienne!

TOINETTE

Non, je ne consentirai jamais à ce mariage.

ARGAN
Pendarde!

TOINETTE
Je ne veux point qu'elle épouse votre Thomas Diafoirus.

5 ARGAN
Carogne!

TOINETTE
Et elle m'obéira plutôt qu'à vous.

10 ARGAN
Angélique, tu ne veux pas m'arrêter cette coquine-là?

ANGELIQUE
Eh! mon père, ne vous faites point malade.

ARGAN
Si tu ne me l'arrêtes, je te donnerai ma malédiction.

15 TOINETTE
Et moi, je la déshériterai, si elle vous obéit.

ARGAN *se jette dans sa chaise, étant las de courir après elle.* Ah! ah! je n'en puis plus! Voilà pour me faire mourir!

II. 2. Molière, Le Malade imaginaire, II, 5

5 « MONSIEUR DIAFOIRUS. - Monsieur, ce n'est pas parce que je suis son père; mais je puis dire que j'ai sujet d'être content de lui, et que tous ceux qui le voient en parlent comme d'un garçon qui n'a point de méchanceté. Il n'a jamais eu l'imagination bien vive, ni ce feu d'esprit qu'on remarque dans quelques-uns; mais c'est par là que j'ai toujours bien auguré de sa judiciaire, qualité requise pour l'exercice de notre art. Lorsqu'il était petit, il n'a jamais été ce qu'on appelle mièvre et éveillé. On le voyait toujours doux, paisible et taciturne, ne disant jamais mot, et ne jouant jamais à tous ces petits jeux que l'on nomme enfantins. On eut toutes les peines du monde à lui apprendre à lire; et il avait neuf ans, qu'il ne connaissait pas encore ses lettres. « Bon, disais-je en moi-même : les arbres tardifs sont ceux qui portent les meilleurs fruits. On grave sur le marbre bien plus malaisément que sur le sable; mais les choses y sont conservées bien plus longtemps; et cette lenteur à comprendre, cette pesanteur d'imagination est la marque d'un bon jugement à venir ». Lorsque je l'envoyai au collège, il trouva de la peine; mais il se raidissait contre les difficultés, et ses régents se louaient toujours à moi de son assiduité et de son travail. Enfin, à force de battre le fer, il en est venu glorieusement à avoir ses licences; et je puis dire, sans vanité, que, depuis deux ans qu'il est sur les bancs, il n'y a point de candidat qui ait fait plus de bruit que lui dans toutes les disputes de notre Ecole. Il s'y est rendu redoutable, et il ne s'y passe point d'acte où il n'aille argumenter à outrance pour la proposition contraire. Il est ferme dans la dispute, fort comme un Turc dans ses principes, ne démord jamais de son opinion, et poursuit un raisonnement jusque dans les derniers recoins de la logique. Mais, sur toute choses, ce qui me plaît en lui, et en quoi il suit mon exemple, c'est qu'il s'attache aveuglément aux opinions de nos anciens, et que jamais il n'a voulu comprendre ni écouter les raisons et les expériences des prétendues découvertes de notre siècle, touchant la circulation du sang, et autres opinions de même farine. »

10

15

20

25

II. 3. Molière, Le Malade imaginaire, III, 3

ARGAN

5 C'est que vous avez, mon frère, une dent de lait contre lui. Mais, enfin, venons au fait. Que faire donc quand on est malade?

BERALDE

Rien, mon frère.

ARGAN

Rien?

10 BERALDE

Rien. Il ne faut que demeurer en repos. La nature, d'elle-même, quand nous la laissons faire, se tire doucement du désordre où elle est tombée. C'est notre inquiétude, c'est notre impatience qui gêne tout; et presque tous les hommes meurent de leurs remèdes, et non pas de leurs maladies.

ARGAN

15 Mais il faut demeurer d'accord, mon frère, qu'on peut aider cette nature par de certaines choses.

BERALDE

20 Mon Dieu, mon frère, ce sont de pures idées dont nous aimons à nous repaître; et, de tout temps, il s'est glissé parmi les hommes de belles imaginations que nous venons à croire, parce qu'elles nous flattent et qu'il serait à souhaiter qu'elles fussent véritables. Lorsqu'un médecin vous parle d'aider, de secourir, de soulager la nature, de lui ôter ce qui lui nuit et lui donner ce qui lui manque, de la rétablir et de la remettre dans une pleine facilité de ses fonctions; lorsqu'il vous parle de rectifier le sang, de tempérer les entrailles et le cerveau, de dégonfler la rate, de raccommo-
25 der la poitrine, de réparer le foie, de fortifier le cœur, de rétablir et conserver la chaleur naturelle, et d'avoir des secrets pour étendre la vie à de longues années, il vous dit justement le roman de la médecine. Mais, quand vous en venez à la vérité et à l'expérience, vous ne trouvez rien de tout cela; et il en est
30 comme de ces beaux songes qui ne vous laissent au réveil que le déplaisir de les avoir crus.

ARGAN

C'est-à-dire que toute la science du monde est renfermée dans votre tête, et vous voulez en savoir plus que tous les grands médecins de notre siècle.

30 BERALDE

Dans les discours et dans les choses, ce sont deux sortes de personnes que vos grands médecins. Entendez-les parler, les plus habiles gens du monde; voyez-les faire, les plus ignorants de tous les hommes.

ARGAN

35 Ouais! vous êtes un grand docteur, à ce que je vois, et je voudrais bien qu'il y eût ici quelqu'un de ces messieurs, pour rembarquer vos raisonnements et rabaisser votre caquet.

BERALDE

40 Moi, mon frère, je ne prends point à tâche de combattre la médecine; et chacun, à ses périls et fortune, peut croire tout ce qu'il lui plaît. Ce que j'en dis n'est qu'entre nous; et j'aurais souhaité de pouvoir un peu vous tirer de l'erreur où vous êtes et, pour vous divertir, vous mener voir, sur ce chapitre, quelque-une des comédies de Molière.

ARGAN

C'est un bon impertinent que votre Molière, avec ses comédies! et je le trouve bien plaisant d'aller jouer d'honnêtes gens comme les médecins!

BERALDE

5 Ce ne sont point les médecins qu'il joue, mais le ridicule de la médecine.

II. 4. Eugène Ionesco, *La cantatrice chauve*, Acte I

« M. SMITH, toujours dans son journal – Tiens, c'est écrit que Bobby Watson est mort.

Mme SMITH. – Mon Dieu, le pauvre, quand est-ce qu'il est mort ?

5 M. SMITH. – Pourquoi prends-tu cet air étonné ? Tu le savais bien. Il est mort il y a deux ans. Tu te rappelles, on a été à son enterrement, il y a un an et demi.

Mme SMITH. – Bien sûr que je me rappelle. Je me suis rappelé tout de suite, mais je ne comprends pas pourquoi toi-même tu as été si étonné de voir ça sur le journal.

10 M. SMITH. – Ça n'y était pas sur le journal. Il y a déjà trois ans qu'on a parlé de son décès. Je m'en suis souvenu par associations d'idées !

Mme SMITH. – Dommage ! Il était si bien conservé.

M. SMITH. – C'était le plus joli cadavre de Grande-Bretagne ! Il ne paraissait pas son âge. Pauvre Bobby, il y avait quatre ans qu'il était mort et il était encore chaud. Un véritable cadavre vivant. Et comme il était gai !

15 Mme SMITH. – La pauvre Bobby.

M. SMITH. – Tu veux dire « le » pauvre Bobby.

Mme SMITH. – Non, c'est à sa femme que je pense. Elle s'appelait comme lui, Bobby, Bobby Watson. Comme ils avaient le même nom, on ne pouvait pas les distinguer l'un de l'autre quand on les voyait ensemble. Ce n'est qu'après sa mort à lui, qu'on a pu vraiment savoir qui était l'un et qui
20 était l'autre. Pourtant, aujourd'hui encore, il y a des gens qui la confondent avec le mort et lui présentent des condoléances. Tu la connais ?

M. SMITH. – Je ne l'ai vue qu'une fois, par hasard, à l'enterrement de Bobby.

Mme SMITH. – Je ne l'ai jamais vue. Est-ce qu'elle est belle ?

25 M. SMITH. – Elle a des traits réguliers et pourtant on ne peut pas dire qu'elle est belle. Elle est trop grande et trop forte. Ses traits ne sont pas réguliers et pourtant on peut dire qu'elle est très belle. Elle est un peu trop petite et trop maigre. Elle est professeur de chant.

La pendule sonne cinq fois. Un long temps.

30 Mme SMITH. – Et quand pensent-ils se marier, tous les deux ?

M. SMITH. – Le printemps prochain, au plus tard.

Mme SMITH. – Il faudra sans doute aller à leur mariage.

M. SMITH. – Il faudra leur faire un cadeau de noces. Je me demande lequel ?

35 Mme SMITH. – Pourquoi ne leur offririons-nous pas un des sept plateaux d'argent dont on nous a fait don à notre mariage à nous et qui ne nous ont jamais servi à rien ?

Court silence. La pendule sonne deux fois.

Mme SMITH. – C'est triste pour elle d'être demeurée veuve si jeune.

40 M. SMITH. – Heureusement qu'ils n'ont pas eu d'enfants.

Mme SMITH. – Il ne leur manquait plus que cela ! Des enfants ! Pauvre femme, qu'est-ce qu'elle en aurait fait !

M. SMITH. – Elle est encore jeune. Elle peut très bien se remarier. Le deuil lui va si bien.

45 Mme SMITH. – Mais qui prendra soin des enfants ? Tu sais bien qu'ils ont un garçon et une fille. Comment s'appellent-ils ? »

II. 5. Georges Feydeau, *On purge bébé*, Acte 1, scène 1

Au lever du rideau. Follavoine, penché sur sa table de travail, la jambe gauche repliée sur son fauteuil de bureau, la croupe sur le bras du fauteuil, compulse son dictionnaire.

5 (...) Follavoine (Rappelant Rose au moment où elle va sortir.) Au fait, dites donc, vous...

Rose, redescendant.
Monsieur ?

10 Follavoine
Par hasard, les... les Hébrides... ?

Rose, qui ne comprend pas.
15 Comment ?

Follavoine
Les Hébrides ?... Vous ne savez pas où c'est ?

20 Rose, ahurie.
Les Hébrides ?

Follavoine
Oui ?

25 Rose
Ah ! non !... non !... (Comme pour se justifier.) C'est pas moi qui range ici !... c'est Madame.

Follavoine, se redressant en refermant son dictionnaire sur son index de façon à ne pas perdre la
30 page.
Quoi ! quoi, « qui range » ! les Hébrides !... des îles ! bougre d'ignare !... de la terre entourée
d'eau... vous ne savez pas ce que c'est ?

Rose, ouvrant de grands yeux.
35 De la terre entourée d'eau ?

Follavoine
Oui ! de la terre entourée d'eau, comment ça s'appelle ?

40 Rose
De la boue ?

Follavoine, haussant les épaules.
Mais non, pas de la boue ? C'est de la boue quand il n'y a pas beaucoup de terre et pas beaucoup
45 d'eau ; mais, quand il y a beaucoup de terre et beaucoup d'eau, ça s'appelle des îles !

Rose, abrutie,
Ah ?

50 Follavoine

Eh ! bien, les Hébrides, c'est ça ! c'est des îles ! par conséquent, c'est pas dans l'appartement.

Rose, voulant avoir compris.

Ah ! oui !... c'est dehors !

5

Follavoine, haussant les épaules.

Naturellement ! c'est dehors.

Rose

10 Ah ! ben, non ! non je les ai pas vues.

Follavoine, quittant son bureau et poussant familièrement Rose vers la porte pan coupé.

Oui, bon, merci, ça va bien !

15 Rose, comme pour se justifier.

Y a pas longtemps que je suis à Paris, n'est-ce pas... ?

Follavoine

Oui !... oui, oui !

20

Rose

Et je sors si peu !

Follavoine

25 Oui ! ça va bien ! allez... Allez retrouver Madame.

Rose

Oui, Monsieur !

Elle sort.

III. 1. Madame de La Fayette, *La Princesse de Clèves*, première partie, scène du bal

« Monsieur de Nemours fut tellement surpris de sa beauté, que, lorsqu'il fut proche d'elle, et qu'elle
5 lui fit la révérence, il ne put s'empêcher de donner des marques de son admiration. Quand ils
commencèrent à danser, il s'éleva dans la salle un murmure de louanges. Le roi et les reines se
souvinrent qu'ils ne s'étaient jamais vus, et trouvèrent quelque chose de singulier de les voir danser
ensemble sans se connaître. Ils les appelèrent quand ils eurent fini, sans leur donner le loisir de
parler à personne, et leur demandèrent s'ils n'avaient pas bien envie de savoir qui ils étaient, et s'ils
10 ne s'en doutaient point.

- Pour moi, Madame, dit monsieur de Nemours, je n'ai pas d'incertitude ; mais comme madame de
Clèves n'a pas les mêmes raisons pour deviner qui je suis que celles que j'ai pour la reconnaître, je
voudrais bien que Votre Majesté eût la bonté de lui apprendre mon nom.

- Je crois, dit madame la dauphine, qu'elle le sait aussi bien que vous savez le sien.

15 - Je vous assure, Madame, reprit madame de Clèves, qui paraissait un peu embarrassée, que je ne
devine pas si bien que vous pensez.

- Vous devinez fort bien, répondit madame la dauphine ; et il y a même quelque chose d'obligeant
pour monsieur de Nemours, à ne vouloir pas avouer que vous le connaissez sans l'avoir jamais vu.

La reine les interrompit pour faire continuer le bal ; monsieur de Nemours prit la reine dauphine.
20 Cette princesse était d'une parfaite beauté, et avait paru telle aux yeux de monsieur de Nemours,
avant qu'il allât en Flandre ; mais de tout le soir, il ne put admirer que madame de Clèves.

Le chevalier de Guise, qui l'adorait toujours, était à ses pieds, et ce qui se venait de passer lui avait
donné une douleur sensible. Il prit comme un présage, que la fortune destinait monsieur de
Nemours à être amoureux de madame de Clèves ; et soit qu'en effet il eût paru quelque trouble sur
25 son visage, ou que la jalousie fit voir au chevalier de Guise au-delà de la vérité, il crut qu'elle avait
été touchée de la vue de ce prince, et il ne put s'empêcher de lui dire que monsieur de Nemours était
bien heureux de commencer à être connu d'elle, par une aventure qui avait quelque chose de galant
et d'extraordinaire. ».

III. 2. Madame de La Fayette, *La Princesse de Clèves*, Troisième partie, la lettre

« M^{me} de Clèves demeura seule, et sitôt qu'elle ne fut plus soutenue par cette joie que donne la présence de ce que l'on aime, elle revint comme d'un songe ; elle regarda avec étonnement la prodigieuse différence de l'état où elle était le soir d'avec celui où elle se trouvait alors ; elle se remit devant les yeux l'aigreur et la froideur qu'elle avait fait paraître à M. de Nemours, tant qu'elle avait cru que la lettre de M^{me} de Thémises s'adressait à lui, quel calme et quelle douceur avaient succédé à cette aigreur, sitôt qu'il l'avait persuadée que cette lettre ne le regardait pas. Quand elle pensait qu'elle s'était reproché comme un crime, le jour précédent, de lui avoir donné des marques de sensibilité que la seule compassion pouvait avoir fait naître, et que, par son aigreur, elle lui avait fait paraître des sentiments de jalousie qui étaient des preuves certaines de passion, elle ne se reconnaissait plus elle-même. Quand elle pensait encore que M. de Nemours voyait bien qu'elle connaissait son amour, qu'il voyait bien aussi que, malgré cette connaissance, elle ne l'en traitait pas plus mal en présence même de son mari, qu'au contraire elle ne l'avait jamais regardé si favorablement, qu'elle était cause que M. de Clèves l'avait envoyé quérir et qu'ils venaient de passer une après-dînée ensemble en particulier, elle trouvait qu'elle était d'intelligence avec M. de Nemours, qu'elle trompait le mari du monde qui méritait le moins d'être trompé, et elle était honteuse de paraître si peu digne d'estime aux yeux même de son amant. Mais, ce qu'elle pouvait moins supporter que tout le reste, était le souvenir de l'état où elle avait passé la nuit, et les cuisantes douleurs que lui avait causées la pensée que M. de Nemours aimait ailleurs et qu'elle était trompée. »

III. 3. Madame de La Fayette, *La Princesse de Clèves*, dernière partie, le refus

« Par vanité ou par goût, toutes les femmes souhaitent de vous attacher. Il y en a peu à qui vous ne plaisiez, mon expérience me ferait croire qu'il n'y en a point à qui vous ne puissiez plaire. Je vous
5 croirais toujours amoureux et aimé et je ne me tromperais pas souvent. Dans cet état néanmoins, je n'aurais d'autre parti à prendre que celui de la souffrance, je ne sais même si j'oserais me plaindre. On fait des reproches à un amant, mais en fait-on à un mari, quand on n'a qu'à lui reprocher de n'avoir plus d'amour ? Quand je pourrais m'accoutumer à cette sorte de malheur, pourrais-je m'accoutumer à celui de croire voir toujours M. de Clèves vous accuser de sa mort, me reprocher de
10 vous avoir aimé, de vous avoir épousé et me faire sentir la différence de son attachement au vôtre ? Il est impossible, continua-t-elle, de passer par-dessus des raisons si fortes, il faut que je demeure dans l'état où je suis et dans les résolutions que j'ai prises de n'en sortir jamais.

- Hé ! croyez-vous le pouvoir, madame ? s'écria M. de Nemours. Pensez-vous que vos résolutions tiennent contre un homme qui vous adore et qui est assez heureux pour vous plaire ? Il est plus
15 difficile que vous ne pensez, madame, de résister à ce qui nous plaît et à ce qui nous aime. Vous l'avez fait par une vertu austère, qui n'a presque point d'exemple, mais cette vertu ne s'oppose plus à vos sentiments et j'espère que vous les suivrez malgré vous.

- Je sais bien qu'il n'y a rien de plus difficile que ce que j'entreprends, répliqua Mme de Clèves, je me défie d'e mes forces au milieu de mes raisons. Ce que je crois devoir à la mémoire de M. de
20 Clèves serait faible, s'il n'était soutenu par l'intérêt de mon repos, et les raisons de mon repos ont besoin d'être soutenues de celles de mon devoir. Mais, quoique je me défie de moi-même, je crois que je ne vaincrai jamais mes scrupules, et je n'espère pas aussi de surmonter l'inclination que j'ai pour vous. Elle me rendra malheureuse et je me priverai de votre vue, quelque violence qu'il m'en coûte. Je vous conjure, par tout le pouvoir que j'ai sur vous, de ne chercher aucune occasion de me
25 voir. Je suis dans un état qui me fait des crimes de tout ce qui pourrait être permis dans un autre temps, et la seule bienséance interdit tout commerce entre nous. »

III. 4. Gustave Flaubert, *Madame Bovary*, ch. XIII

« Elle s'était appuyée contre l'embrasure de la mansarde, et elle relisait la lettre avec des ricanements de colère. Mais plus elle y fixait d'attention, plus ses idées se confondaient. Elle le
5 revoyait, elle l'entendait, elle l'entourait de ses deux bras ; et des battements de cœur, qui la frappaient sous la poitrine comme à grands coups de bélier, s'accéléraient l'un après l'autre, à intermittences inégales. Elle jetait les yeux tout autour d'elle avec l'envie que la terre croulât. Pourquoi n'en pas finir ? Qui la retenait donc ? Elle était libre. Et elle s'avança, elle regarda les pavés en se disant :

10 – Allons ! allons !

Le rayon lumineux qui montait d'en bas directement tirait vers l'abîme le poids de son corps. Il lui semblait que le sol de la place oscillant s'élevait le long des murs, et que le plancher s'inclinait par le bout, à la manière d'un vaisseau qui tangué. Elle se tenait tout au bord, presque suspendue, entourée d'un grand espace. Le bleu du ciel l'envahissait, l'air circulait dans sa tête creuse, elle
15 n'avait qu'à céder, qu'à se laisser prendre ; et le ronflement du tour ne discontinuait pas, comme une voix furieuse qui l'appelait.

– Ma femme ! ma femme ! cria Charles.

Elle s'arrêta.

– Où es-tu donc ? Arrive !

20 L'idée qu'elle venait d'échapper à la mort faillit la faire s'évanouir de terreur ; elle ferma les yeux ; puis elle tressaillit au contact d'une main sur sa manche : c'était Félicité.

– Monsieur vous attend, Madame ; la soupe est servie.

Et il fallut descendre ! il fallut se mettre à table ! »

III. 5. François Mauriac, *Thérèse Desqueyroux*, ch. 9

« Thérèse souriait. Dans le bref intervalle d'espace et de temps, entre l'écurie et la maison, marchant aux côtés de Bernard, soudain elle avait vu, elle avait cru voir ce qu'il importait qu'elle fit. La seule
5 approche de cet homme avait réduit à néant son espoir de s'expliquer, de se confier. Les êtres que nous connaissons le mieux, comme nous les déformons dès qu'ils ne sont plus là ! Durant tout ce voyage, elle s'était efforcée, à son insu, de recréer un Bernard capable de la comprendre, d'essayer de la comprendre mais, du premier coup d'oeil, il lui apparaissait tel qu'il était réellement, celui qui ne s'est jamais mis, fût-ce une fois dans sa vie, à la place d'autrui ; qui ignore cet effort pour sortir
10 de soi-même, pour voir ce que l'adversaire voit. Au vrai, Bernard l'écouterait-il seulement ? Il arpentait la grande pièce humide et basse, et le plancher pourri par endroits craquait sous ses pas. Il ne regardait pas sa femme tout plein des paroles qu'il avait dès longtemps préméditées. Et Thérèse, elle aussi, savait ce qu'elle allait dire. La solution la plus simple, c'est toujours à celle-là que nous ne pensons jamais.

15 Elle allait dire : « Je disparaissais, Bernard. Ne vous inquiétez pas de moi. Tout de suite, si vous voulez, je m'enfonce dans la nuit. La forêt ne me fait pas peur, ni les ténèbres. Elles me connaissent ; nous nous connaissons. J'ai été créée à l'image de ce pays aride et où rien n'est vivant, hors les oiseaux qui passent, les sangliers nomades. Je consens à être rejetée ; brûlez toutes mes photographies ; que ma fille même ne sache plus mon nom, que je sois aux yeux de la famille
20 comme si je n'avais jamais été. »

Et déjà Thérèse ouvre la bouche ; elle dit : « Laissez-moi disparaître, Bernard »

Au son de cette voix, Bernard s'est retourné.

Du fond de la pièce, il se précipite, les veines de la face gonflées ; balbutie : « Quoi ? Vous osez avoir un avis ? émettre un vœu ? Assez. Pas un mot de plus. Vous n'avez qu'à écouter, qu'à recevoir
25 mes ordres à vous conformer à mes décisions irrévocables. »

IV. 1. Charles Baudelaire, *Les Fleurs du mal*, « Une charogne »

Rappelez-vous l'objet que nous vîmes, mon âme,

Ce beau matin d'été si doux :

5 Au détour d'un sentier une charogne infâme
Sur un lit semé de cailloux,

Les jambes en l'air, comme une femme lubrique,

Brûlante et suant les poisons,

10 Ouvrait d'une façon nonchalante et cynique
Son ventre plein d'exhalaisons.

Le soleil rayonnait sur cette pourriture,

Comme afin de la cuire à point,

15 Et de rendre au centuple à la grande Nature
Tout ce qu'ensemble elle avait joint ;

Et le ciel regardait la carcasse superbe

Comme une fleur s'épanouir.

20 La puanteur était si forte, que sur l'herbe
Vous crûtes vous évanouir.

Les mouches bourdonnaient sur ce ventre putride,

D'où sortaient de noirs bataillons

25 De larves, qui coulaient comme un épais liquide
Le long de ces vivants haillons.

Tout cela descendait, montait comme une vague

Ou s'élançait en pétillant

30 On eût dit que le corps, enflé d'un souffle vague,
Vivait en se multipliant.

Et ce monde rendait une étrange musique,

Comme l'eau courante et le vent,

Ou le grain qu'un vanneur d'un mouvement rythmique
Agite et tourne dans son van.

5 Les formes s'effaçaient et n'étaient plus qu'un rêve,
Une ébauche lente à venir
Sur la toile oubliée, et que l'artiste achève
Seulement par le souvenir.

10 Derrière les rochers une chienne inquiète
Nous regardait d'un oeil fâché,
Epiant le moment de reprendre au squelette
Le morceau qu'elle avait lâché.

15 - Et pourtant vous serez semblable à cette ordure,
A cette horrible infection,
Etoile de mes yeux, soleil de ma nature,
Vous, mon ange et ma passion !

20 Oui ! telle vous serez, ô la reine des grâces,
Après les derniers sacrements,
Quand vous irez, sous l'herbe et les floraisons grasses,
Moisir parmi les ossements.

25 Alors, ô ma beauté ! dites à la vermine
Qui vous mangera de baisers,
Que j'ai gardé la forme et l'essence divine
De mes amours décomposés !

IV. 2. Charles Baudelaire, *Les Fleurs du Mal*, « Le cygne »

A Victor Hugo

I

5 Andromaque, je pense à vous ! — Ce petit fleuve,
Pauvre et triste miroir où jadis resplendit
L'immense majesté de vos douleurs de veuve,
Ce Simoïs menteur qui par vos pleurs grandit,
A fécondé soudain ma mémoire fertile,
10 Comme je traversais le nouveau Carrousel.
— Le vieux Paris n'est plus (la forme d'une ville
Change plus vite, hélas ! que le cœur d'un mortel) ;
Je ne vois qu'en esprit tout ce camp de baraques,
Ces tas de chapiteaux ébauchés et de fûts,
15 Les herbes, les gros blocs verdis par l'eau des flaques,
Et, brillant aux carreaux, le bric-à-brac confus.
Là s'étalait jadis une ménagerie ;
Là je vis un matin, à l'heure où sous les cieux
Clairs et froids le Travail s'éveille, où la voirie
20 Pousse un sombre ouragan dans l'air silencieux,
Un cygne qui s'était évadé de sa cage,
Et, de ses pieds palmés frottant le pavé sec,
Sur le sol raboteux traînait son blanc plumage.
Près d'un ruisseau sans eau la bête ouvrant le bec
25 Baignait nerveusement ses ailes dans la poudre,
Et disait, le cœur plein de son beau lac natal :
« Eau, quand donc pleuvras-tu ? quand tonneras-tu, foudre ? »
Je vois ce malheureux, mythe étrange et fatal,
Vers le ciel quelquefois, comme l'homme d'Ovide,
30 Vers le ciel ironique et cruellement bleu,
Sur son cou convulsif tendant sa tête avide,

Comme s'il adressait des reproches à Dieu !

IV. 3. Charles Baudelaire, *Les Fleurs du Mal*, « Spleen et idéal », LXXVII « Spleen »

Je suis comme le roi d'un pays pluvieux,
Riche, mais impuissant, jeune et pourtant très vieux,
5 Qui, de ses précepteurs méprisant les courbettes,
S'ennuie avec ses chiens comme avec d'autres bêtes.
Rien ne peut l'égayer, ni gibier, ni faucon,
Ni son peuple mourant en face du balcon.
Du bouffon favori la grotesque ballade
10 Ne distrait plus le front de ce cruel malade ;
Son lit fleurdelisé se transforme en tombeau,
Et les dames d'atour, pour qui tout prince est beau,
Ne savent plus trouver d'impudique toilette
Pour tirer un souris de ce jeune squelette.
15 Le savant qui lui fait de l'or n'a jamais pu
De son être extirper l'élément corrompu,
Et dans ces bains de sang qui des Romains nous viennent,
Et dont sur leurs vieux jours les puissants se souviennent,
Il n'a su réchauffer ce cadavre hébété
20 Où coule au lieu de sang l'eau verte du Léthé.

IV. 4. Blaise Cendrars, *La Prose du Transsibérien et de la petite Jehanne de France*

J'ai toujours été en route

- 5 Le train fait un saut périlleux et retombe sur toutes ses roues
Le train retombe sur ses roues
Le train retombe toujours sur toutes ses roues

"Blaise, dis, sommes-nous bien loin de Montmartre ?"

10

Nous sommes loin, Jeanne, tu roules depuis sept jours
Tu es loin de Montmartre, de la Butte qui t'a nourrie, du Sacré Cœur contre lequel tu t'es blottie
Paris a disparu et son énorme flambée
Il n'y a plus que les cendres continues

15

La pluie qui tombe
La tourbe qui se gonfle
La Sibérie qui tourne
Les lourdes nappes de neige qui remontent
Et le grelot de la folie qui grelotte comme un dernier désir dans l'air bleui

20

Le train palpite au cœur des horizons plombés
Et ton chagrin ricane...

"Dis, Blaise, sommes-nous bien loin de Montmartre ?"

25

Les inquiétudes
Oublie les inquiétudes
Toutes les gares lézardées obliques sur la route
Les files télégraphiques auxquelles elles pendent
Les poteaux grimaçant qui gesticulent et les étranglent

30

Le monde s'étire s'allonge et se retire comme un accordéon qu'une main sadique tourmente
Dans les déchirures du ciel les locomotives en folie s'enfuient
Et dans les trous
Les roues vertigineuses les bouches les voies
Et les chiens du malheur qui aboient à nos trousses

Les démons sont déchaînés

Ferrailles

Tout est un faux accord

Le broun-roun-roun des roues

5 Chocs

Rebondissements

Nous sommes un orage sous le crâne d'un sourd...

IV. 5. Jacques Prévert, *Paroles*, « Chanson du geôlier »

Où vas-tu beau geôlier
Avec cette clé tachée de sang
5 Je vais délivrer celle que j'aime
S'il en est encore temps
Et que j'ai enfermée
Tendrement cruellement
Au plus secret de mon désir
10 Au plus profond de mon tourment
Dans les mensonges de l'avenir
Dans les bêtises des serments
Je veux la délivrer
Je veux qu'elle soit libre
15 Et même de m'oublier
Et même de s'en aller
Et même de revenir
Et encore de m'aimer
Ou d'en aimer un autre
20 Si un autre lui plaît
Et si je reste seul
Et elle en allée
Je garderai seulement
Je garderai toujours
25 Dans mes deux mains en creux
Jusqu'à la fin de mes jours
La douceur de ses seins modelés par l'amour